

Routes de Brocéliande

Poèmes de Jeunesse

Jean Markale

rassemblés par Mòn Rigole-Markale

*Je remercie particulièrement Maryvonne Mazoyer qui,
de sa voix grave et profonde,
interprète admirablement la poésie de Jean Markale.*

« Je ne dors pas, je veille, j'attends... »

Jean Markale

Avant-Propos

Poésie du grec ancien ποιέω est action de faire, création.

Les Poètes sont des créateurs de mondes aussi réels que celui que nous percevons par nos cinq sens.

Justement Jean Markale n'a jamais cessé de questionner le réel : « qu'est-ce que la réalité ? »

Son monde, il le parcourt, il l'écoute, il le rêve, il le ressent, il l'écrit sur des petits papiers, en vrac, sur des carnets d'écolier...

Vivre en poésie n'est pas un vœu pieux mais bien une tentative de chaque instant avec son cortège de bien-être, d'angoisses, de tourments, d'exigences, mais aussi d'enthousiasmes, d'émerveillements...

Un sentiment de communion avec le cosmos.

Le poète est donc le pont jeté entre le Ciel et la Terre. Il est le « pontifex » d'une religion de la parole, de la musique et du rythme sacré sans lequel rien ne peut s'accomplir.

Son voyage, la forêt mythique de Brocéliande que ses yeux d'enfant ont découvert avec sa Grand'Mère lors de séjours à Mauron.

Plus tard il rencontrera l'Abbé Gillard, un Maître, un Ami, qui lui ouvrira la porte de son presbytère à Tréhorenteuc et celle plus cachée, la porte qui est en-dedans de chacun d'entre nous.

Jean Markale a quitté ce monde.

Je vous présente cette poignée de poèmes – de jeunesse – semés sur les routes, sur les landes... cette plume trempée dans le sang violet de cette terre de Brocéliande, lyrique et imagée, un itinéraire géographique, mais aussi un itinéraire spirituel.

Jean Markale livre son cheminement, on y rencontre des personnages de cet Autre-Monde celtique, il traverse parfois le voile qui nous sépare de ces royaumes invisibles que les Poètes et les Shamans (masculins et féminins) savent capter.

« Le poète est voyant. » Victor Hugo

« ... Ici, la lumière est une liqueur d'ambre et de miel qui se répand sur mes yeux pour me donner la vue des profondeurs... »

Il nous emmène alors à sa suite, avec le vent pour compagnon, les étoiles pour boussole, les arbres, les pierres, les ajoncs... comme balises vers l'éblouissante lumière de ce pays aimé et maintes fois célébré, Brocéliande ou Brokilien en breton.

« Je pénétrais au cœur de cette forêt qui m'avait attiré comme une lampe attire le papillon au milieu de la nuit. Je marchais. Je fredonnais des chansons. Je construisais des légendes. Je composais des poèmes... »

Merci à toi Jean pour notre vécu en poésie.

Môn Rigole-Markale

Dans la nuit j'avais vu une étoile...

Pour ma Grand'Mère

Le calme des prairies hors-la-ville tenait mon front pur de toute tentation. Un champ bordé de haies jouait aux quilles avec quatre pommiers dont les pommes roulaient dans l'herbe. C'était un midi de campagne tout frémissant d'angélus et le soleil s'était mis de doux rayons pour caresser nos visages. Et nous étions tranquilles comme jamais nous ne fûmes tranquilles sur cette terre d'angoisse. Nous mangions notre pain au silence des vallées inondées de verdure. C'était un repas comme un autre mais qui sentait bon l'odeur des herbes et des fleurs. Au loin la forêt de Brocéliande d'ombre offrait ses échancrures mauves et jaunes au vent qui chantonnait la fraîcheur en notes de lumière.

Je me souviens de ton visage ô ma grand'mère aux yeux bleus passés par les temps de longue souffrance, je me souviens de ton sourire ce jour-là, de ton sourire d'ange gardien penché vers mes yeux incolores. Un arbre balayait un peu d'ombre sur nous.

J'étais cet enfant blond venu d'étranges pays, perdu sans merci dans les steppes du monde, ce triste enfant que ton regard paisible avait enveloppé de la tendresse la plus belle.

Mauron, le 27 août 1949

Errance sur les landes

**Je m'arrêtai un peu pour respirer l'odeur des ajoncs
et des pins qui séchaient leurs sanglots
L'air se colorait d'aube et de sang révolu
Des failles de la nuit naissaient d'autres mondes...**

**Et je voyais soudain le monde si paisible
Que j'oubliais la route inquiétante du nord
Et que je me perdis dans la forêt suprême
Jusqu'au jour du réveil et du
signe des âges...**

Tréhorenteuc, le 31 août 1961

Landes

**Quel chevalier passe si tard
Dans son sillage tant de lueurs
Et tant de fées pour l'accueillir**

**J'ai ma patrie en forêt bleue
Toute lépreuse de ses landes
J'ai mon pays sur les rochers
Râpés de feux et de vent fou**

**Landes
Landes folles de ma nuit
Landes obscures des aurores
Landes grises des midis**

**Orages et foudres déchaînés
Fontaines de colère
Sentiers perdus vers les étangs
Balises de pierres sacrées**

**Landes
Des corbeaux et du néant
Du soleil et du matin
Landes du vent et de la pluie**

**Depuis des milliers d'années
J'ai ma patrie dans le couchant
En une forêt triste
Où la lande est un songe**

Tréhorenteuc, le 30 août 1952

**Dis-moi vieux corbeau de la lande
Ô dis-moi qu'entends-tu par le monde ?
- J'entends l'onde qui sourd
et le cri des oiseaux sur les branches**

**Dis-moi vieux corbeau qui es-tu
toi qui parle d'un monde oublié ?
- Je suis l'ombre d'un mort qui mourut
et qui m'abandonna dans les forêts bleutées**

**Dis-moi vieux corbeau, dis-moi le secret
de ces landes perdues dans le val périlleux
- C'était au temps des chevaliers de rêve
Il y avait de la brume et des nuits sans étoiles**

**Vieux corbeau, dis-moi quelle était cette femme
dont on voyait la forme au fond du Val étrange ?
- C'était la fée Morgane blanche comme une mer
avec les chevaliers prisonniers de ses charmes**

**Il y avait des châteaux et des remparts de feu
Des dragons de colère et des géants terribles
Et les hommes chassaient et jouaient aux échecs
Perdus à jamais en ce lieu de torpeur**

**Mais dis-moi, vieux corbeau, toi qui viens du lointain
dis-moi qui étaient ces hommes que voici ?
- C'étaient des chevaliers aux amours infidèles
que Morgwen enfermait dans le Val sans Retour**

**Mais dis-moi, vieux corbeau, dis-moi pourquoi ce soir
le Val est triste et vide au calme de la lande ?
- Un chevalier fidèle y vint un jour de joie
libérer ses amis de tous les sortilèges**

Lancelot du Lac le nommait-on alors
Il était fier et pieux parmi les gens du siècle
Il ne faillit jamais à la Reine Gwenièvre
Et son fils Galaad découvrit le Graal

Mais dis-moi, vieux corbeau, toi qui sait toutes choses,
qu'est devenue Morgane la fée blanche du Val ?
- C'est un vent de tempête un orage qui gronde
Une flamme rageuse aux rochers crénelés

Depuis les temps de mort au large de la lande
Elle erre dans le sang des soleils engloutis
La poitrine navrée du dépit d'être seule
Dans le Val périlleux où gémit le corbeau

Tréhorenteuc, le 27 septembre 1951

Je n'ai pas peur des landes sans étoiles
Je n'ai pas peur du large et des nuits de sorcières
Je n'ai pas peur des fous qui se glissent dans l'ombre
Je n'ai pas peur des morts qui reviennent en moi

Je suis comme un errant des fontaines secrètes
Où je puise sans fin le sacre de lumière
Je suis le chevalier des brumes de septembre
Avec un peu d'orage au bout de l'horizon

Et jamais je ne suis ce que l'aube m'appelle
Et le bleu ravageur des collines me hante
Tant le soleil détruit ce qui reste du vent
Le vent mon compagnon de la route du sang

1954

**Sur une lande d'ajoncs et de genêts bleus
Pailletée de bruyères et de pins
Seulement cela**

**Il y avait beau temps que je m'étais perdu
J'errais au creux de chemins
Qui ne menaient jamais ailleurs
Ce n'était pas faute de connaître
Ce n'était pas par goût du sordide
Ni par ennui
J'écoutais
Dans le vent un char qui grinçait
Long déchirement de ciel
Sourde étreinte avec la terre
Quel visage avait le conducteur ?
Quelle charge étrange emportait
Ce « fourvoyeur » de nuit ?**

**Le char s'en allait vers des villages
Qui n'existaient plus
Et je savais encore
Qu'il n'arrêterait pas de revenir
Grinçant
Des pommes de pin craquant
Sous des roues démantelées
Dans les chemins rouges
Harcelés de landiers...**

Quand je passais un soir sur la lande du nord
Je vis l'ombre et le sol se cribler d'éclats rauques
C'était un loup hurleur surgi des forêts bleues
C'était un chevalier perdu depuis des siècles

Quand je passais un soir au fond du Val des ombres
Je vis le sol trembler sous le ciel des tempêtes
C'était un château d'or qui craquelait de cendres
Tant l'emprise du nord le tenaillait aux flancs

Et la forêt gâtée gémissait et silence
La pluie, le vent, le froid décimaient les clairières
Et les enfants de sel se tournaient vers la mort
Pour écouter Myrddhin leur livrer ses secrets

C'était un chevalier errant depuis des lunes
Le visage meurtri par l'orage des nuits
Le front dressé vers l'aube où pointait le mirage
Les mirages sans joie des chercheurs de soleils

Tréhorenteuc, le 24 août 1951

Quelle est cette étrange voix qui hurle autour de moi, cette étrange voix qui me hurle un ordre que je ne comprends pas, un ordre dans une langue inconnue.

Quelle est l'ombre qui s'avance ainsi sur la lande immense, surgissant du fond des forêts cette ombre qui me nargue de ses doigts trempés dans le sang de la Mort.

Maudit soit le barde de la lande-folle qui me conte une histoire de Val d'où l'on ne revient jamais.

Maudits soient les hommes qui m'ont livré à l'ombre et à tous les spasmes de l'orage.

Je n'ai plus que mes os et mon front pour orchestrer le vent en symphonie macabre.

Et la forêt craque de partout et déballe ses fantômes. Des châteaux surgissent parmi le croassement des corbeaux sur les rochers durs de l'angoisse.

Un château qui s'écroule en maisons sur une ville glabre issue d'un monde de moqueries.

Mon nom s'est confondu au vent, s'est confondu à la nuit, s'est fondu dans les ajoncs fleuris en jaune, dans les bruyères buveuses du sang de la terre.

Et la voix la voix étrange qui hurle à mon oreille me heurte de son éclatement rauque.

Pour me dire des choses qu'on ne devrait jamais savoir, des choses étranges comme la voix qui les hurle.

Dans un pays où l'on tresse des couronnes d'épines le long des chemins creusés dans les roches du néant.

Mauron, le 12 août 1948

Les hauts de Brocéliande

Les rochers hurlent dans la lande. Pas d'or ni de sang qui ne soit éclaté d'un astre errant au ciel toutes tempêtes dehors. Au point de Mort de la terre des hauts de la forêt saignent de leurs pétrissures informes. Leurs ombres rouges déchirent l'eau calme des midis de ruines. Val triste de combats où les armes sont aussi vaines que la haine des chevaliers du sang.

Val au péril de la lande ce n'était qu'une grande plaie de terre blessurée qui ne se fermait jamais tant elle était profonde de tous les péchés anciens et promis à son agonie millénaire.

Hurlent rochers dans l'or des landes, au point de Mort de la légende. Toutes tempêtes dehors saignent les rochers pétris d'angoisses, leurs ombres rouges déchirent le monde.

Tréhorenteuc, le 26 août 1950

Landes, sinistres landes du couchant, vertes et bleues d'où le sang coule en des veines nues de rochers...

Landes, landes de nulle part, j'ai ma patrie au pays bleu, dans cette brume de septembre, dans cette étrange vallée rouge, dans cette plaine ravagée...

**J'ai vu le sol s'ouvrir sous moi
En des crevasses échevelées
Des ajoncs me griffaient au passage
Et les genêts s'ouvraient sous la bruyère**

**Landes
Pleurent les biches affolées
Dans le creux noir de la forêt
Le soleil tombe à gros bouillons de lumière**

**Landes
Sinistres landes de minuit
Des lutins dansent
L'obscur étreinte de la terre**

**Landes, sinistres landes de nulle part...
Landes, quel chevalier passe si tard sur les hauteurs,
tant de lueurs et tant de fées pour l'accueillir ?**

**J'ai ma patrie en forêt bleue
J'ai mon pays sur les rochers râpés de feux et de vent fou...**

Orage en Brocéliande

L'orage joue aux boules
avec une forêt
dont le nom est perdu
sur la carte des morts
Les nuages brandissent
des trompettes et hurlent
de leurs gorges ombrées
des invites au meurtre
Forêt tache de nuit
sur les parcours miraculeux
de mes voyages hors-la-vie
elle tremble et se tord
sous le glaive de l'ange
destructeur des sept sceaux
Les arbres se soulèvent
de leurs bras déchirés
mais sous la pluie retombent
et se figent sans fin
car les ronces d'orage
vomissent de leurs crocs
des liqueurs de sommeil
Des crabes de lumière
s'agitent dans la mer
chaotique du ciel
Et des pierres rougeâtres
ruissellent de tonnerre
un Val au fond obscur
Des salves de légendes
entaille ses flancs nus
à fendre les murailles
dressées par les sorciers
venus des nord pays
Un Val ouvert en grand
à la pluie qui le cingle
avec l'audace des tempêtes

Un Val où dorment les étoiles
ivres-mortes d'espérance
Et moi livré au vent des soirs
crépusculaire hostie de sang
je sais ma poitrine rongée
par le chancre rêveur
des roches du néant

Mauron, le 24 août 1949

Le vent

**Le vent hurle le vent taille des arbres aux quatre coins du monde
le vent geint le vent râle le vent hurle le vent vient de Néant.
Néant est une ville une ville d'où vient le vent le vent vient de Néant
le vent hurle au néant le vent a nom néant
le vent vient de Néant mon nom est Néant.**

**Ce soir là le vent venait de Néant en larges effluves électriques tonitruant sur la
campagne les coups de cuivres d'un Shostakovich emportés par le vent
bolchevique des plaines slaves.**

**Le vent venait de Néant criblant la nuit de ses trous d'ombre renversant un
homme sur la route la route immense qui mène jusqu'au-delà de Néant et moi sur
cette route moi dont le nom est Néant.**

**Le vent ce soir là courbait les arbres des forêts. Le vent venait de Néant et giflait
la forêt qui râlait sous le poids de toute son amertume, le vent venait de Néant une
main se dressait solitaire sur la route sur la route de Néant où le vent s'engouffrait
violemment, la main d'un homme qui s'appelait Néant un soir où le vent venait de
Néant de Néant de Néant.**

Mauron, 1948

Le vent de Novembre

**C'était le vent gris de novembre
C'était mon compagnon de route
de cette route qui menait
je ne sais où, vers les étoiles...**

**C'était le vent gris de novembre
toujours plus loin sur les chemins
Il fracassait les arbres morts
qui s'agitaient plus que des poings...**

**C'était le vent gris de novembre
mon vieil ami des jours anciens
Il me menait vers des pays
que le soleil ne frôlait pas...**

**C'était le vent gris de novembre
Il arrachait mes vêtements
me laissant nu sur les chemins
qui se perdaient dans l'Autre Monde...**

**C'était le vent gris de novembre
plus redoutable que la mer
Il m'emportait dans ses tornades
pour me noyer dans les forêts...**

**C'était le vent gris de novembre
mon compagnon sur cette route
qui menait droit vers les ténèbres
en ce pays de cendre éteinte...**

**C'était le vent gris de novembre
plus froid que l'ombre et plus sauvage
Il m'emmenait dans ses domaines
où le soleil ne brillait pas...**

**C'était le vent gris de novembre
plus acharné que la tempête
plus décharné qu'un arbre mort
Il me ployait dans ses tourments...**

**C'était le vent gris de novembre
le compagnon de ma jeunesse
mon compagnon sur cette route
qui ne menait que vers la nuit...**

**Dans le vent triste de novembre
je m'en allais sur les chemins
sur les chemins gris de novembre
le vent strident mordant mes mains...**

Mon Amour

Mon Amour est une paix profonde au creux de la mémoire,

Une eau vive étoilée de vitesse,

Un voyage sans fin vers des astres de feu.

**Mon Amour est une flamme de feu
dans le vent, dans le vent, dans le vent...**

**Comme j'étais dans ma froide tombe, un vent violent me renversa et je ne vis
plus le reflet de ce qui fut autrefois le jour.
Et le vent m'emporta vers les profondeurs de la terre.**

31 août 1949

Barenton

L'eau pleurait à fontaines que veux-tu parmi les arbres d'une forêt vieille du vent des âges. Et la voix qui me poursuivait depuis des milles et des milles de lumières et d'étoiles, cette voix se pencha sur l'eau et l'eau se troubla du désir d'être belle.

Fontaine des pays suprêmes, fontaine de l'étrange, elle avait le front humide d'une fée qui voit le mystère se déchirer devant son ombre.

Et le voix se leva et gonfla dans le vent des forêts et la voix me hurla les mots d'une langue que j'avais oubliée. Sur le perron de pierre d'où sourdait l'eau de la fontaine un homme se dressa et poussa le cri des victoires inhumaines.

L'eau jaillit de son antre et cingle perron qui tremble de l'orage déjà. Je sentis que le vent m'arrachait ce qui restait en moi de mort.

Je sentis que la pluie me balayait de toutes mes hardes et dans l'angoisse des tonnerres enchevêtrés je m'aperçus plus lumineux et rayonnant que je ne fus jamais.

Quand l'orage fut au-delà de ce monde perdu je reconnus la joie au calme des lendemains de tempête. L'eau pleurait à fontaines que veux-tu dans cette ombre de forêt où je me perdis il y a tant de temps que jamais je ne pus me souvenir si ce n'est qu'il y a des milles et des milles de lumières et d'étoiles...

Tréhorenteuc, le 28 août 1950

Route de Mauron

Par la porte du nord
j'ai pénétré le rêve
et ma tête à peine chargée
s'est levée du haut des sapins
pour caresser d'un geste machinal
le genêt qui poussait tout près.

Mauron, 1945

Route de Brocéliande

Les ronces de l'orage venaient de livrer l'ombre en cataractes de brume. La route pointait ses larges auvents sur une trouée béante dans la forêt, la route dansait devant mes yeux, dansait la danse du vent et de la mort. Au gré des pins des landes rouges assolaient le vert des prairies des landes rouges sang d'un sang issu du fond des âges des landes rouges de bruyères éclaircies d'ajoncs.

La route fuyait dans le genêt. Plus j'avancais vers le fond d'un Val perdu plus le genêt montait, la terre s'asséchait sous les nuages, la terre fouettait le ciel et le mordait de ses dents âpres.

La route au bord d'une lande.

Ce soir la brume éclatera sur le faîte des arbres. Ce soir le ciel sera rouge.

Au fond du Val un fou surgira le visage meurtri les cheveux sans couleur.

Au fond du Val un soir où la terre rejoindra le ciel dans tout le sang d'un crépuscule mort.

Mauron, le 10 août 1948

Soleil de Mauron

**J'ai blessé l'amusement du soleil
et je souffre de le voir si sanglant
Derrière la haie du jardin
dans les pierres et les murs
la petite fée du jour et de la nuit
danse en chantant joyeusement
l'angoisse qui pèse sur nous**

Route de Plessis

Nous marchons à l'horizon borné
que la brume écarte à l'infini
Nous descendons la pente enrubannée
et les arbres ont jeté leurs filets
en travers de ma route
que bordent des ruisseaux...

Promenade

L'orage éclate
dans les dorures des éclairs
Dîtes-moi ma mère
pourrons-nous encore
voyager dans le ciel... ?

Brocéliande pays du Graal

**On demande l'arbitrage des neiges
en un pays où la musique des landes
diffuse des gerbes de branches incendiées
Pays du Graal te voilà désert
comme au temps des malédictions**

**La gloire des neiges ne se mêle pas
aux croix meurtries de notre temps
Les arbres sont des tentatives
et les étoiles un peu de soif sur nos lèvres
Pays du Graal découvert par le vent
Pays du Graal abandonné des ombres**

Où irons-nous porter le Vase ?

**Où chasserons-nous le Cerf Blanc des Nuits ?
Où mettrons-nous la couronne écarlate
que nous garçons en nos demeures
Le pays mort où vibre la guivre de l'automne
est désormais la proie du vent**

**Quand verrons-nous les retrouvailles ?
Quand nos épées se joindront-elles
au bout des sentes de la naissance ?
Vers quelle orée la forêt marche-t-elle ?
Quel est le chêne qui la commande ?
En vérité les morts s'effritent**

**Les cages des oiseaux se dissolvent
Les mouches du soleil butinent le sang de la terre
La pierre folle s'embarque vers les îles
On y ressent le choc des mers
en ce pays de fin de monde**

Frontière des pays raisonnables
Marche du songe au gré des landes
Marche dernière au voisinage sombre
Avions-nous vu le ciel plus clair
quand nous passions les grands halliers ?
Avions-nous peur quand nous glissions
le long des lunes de septembre ?

Pays du Graal es-tu perdu ?
Dans quel vallon ? Pour quel retour ?
As-tu des mots pour te faire dire ?
As-tu des ailes pour mourir ?
Es-tu plus loin dans nos mémoires ?
Es-tu plus près de nos errances ?

On demande le signe d'entrée
On demande la roche percée du soir
pour y jeter la pierre nécessaire
Est-on jamais sûr d'atteindre le fond
quand les puits sont si profonds
quand leur lumière est si froide
que le tumulte ne peut rien contre la rouge chaleur des étoiles ?

Avions-nous tort de nous lancer
vers les sentiers hors des murailles ?
Les solitaires nous ont visités
Leurs tanières étaient couvertes de branches
Nous avons vu les doubles-flammes
qui s'effaçaient au fond des landes
Par les étoiles et les failles
par les carrières et les vals
Nous avons vu de fantastiques cierges.

Pays du Graal, ô Brocéliande
quelle heure est tienne en ce soir ocre ?
Nous arrimons l'ancre de nos vagues
mais nous ne savons pas en quel port, en quelle mer
notre requête nous conduit.

Les arbres que nous avons vu grandir,
les sentiers que nous avons creusés,
les fourrés que nous avons taillés,
les pierres que nous avons heurtées,
les palais que nous avons immergés
au fond des étangs miroir de l'ombre,
les forteresses que nous avons abattues,
les tours que nous avons bâties
au large des forêts pétrifiées de brume,
les fontaines que nous avons débusquées...

Tout cela comme des gouttes d'eau entre nos mains
Brocéliande, pays du Graal
à l'étoile qui nous réunit.
Le pays monte dans ma mémoire,
depuis qu'un enfant l'avait rêvé
du haut d'une maison mystérieuse
où sentait bon la soupe et le pain.

En ce temps-là les meules tournaient
dans les moulins du temps à moudre
En ce temps-là j'avais la lueur
qui me guiderait vers le Graal.

Car je savais en quel pays, en quelle société,
en quelle vallée, en quel sentier de mon voyage
avec quelle main, dans quelle eau de fontaine
surgirait la lance aux reflets rouges.

En quel pays, je savais tout
Ma grand'mère l'avait dit
quand nous y allâmes, dans nos errances,
seuls quelques-uns reparurent vers le matin.

Quand nous allâmes en forêt vers les étoiles
peu de nous revinrent de la Cité des pierres
Le vent souffle à chaque détour
pour les noces de la Reine aux cent visages.

**Quand nous allâmes en Brocéliande
au temps des brusques cataclysmes
sauf nous personne ne revint
de la ville splendide où nous fûmes reçus.**

**Pays du Graal, ô Brocéliande
en quels étangs verrons-nous nos images
et sur quel arbre poussera le lierre
qui couronnera notre cortège ?**

**Je ne sais pas, je ne sais plus
en quel pays, de quel côté
ni par quel vent nous arrivons
vers les étroits sentiers du large.**

**Pays du Graal, en ma mémoire
où sont les traces de nos voix ?
Elles sont dans l'ombre et les halliers
d'une forêt perdue sur la carte du monde...**

C'était peut-être un rêve

**Et que je trouverais sur les hauts de la terre
le château périlleux où gémit l'Enchanteur**

**C'était peut-être un rêve ou l'ombre de mon corps
que je suivais ainsi dans les landes du monde**

**Il semblait que le sol était nimbé de brume
la forêt réveillait ses échos de stupeur**

**La foudre tombait drue sur les pierres levées
et la pluie ravageait les vestiges du temps
et je suivais les rus de clairières en clairières**

**Ce n'était pas un rêve au fond de mon voyage
un pèlerin mourant étreignant en ses bras
le Graal des douleurs d'où sourdait lentement
le sang qui m'avait mis sur la route du Nord**

Tréhorenteuc, le 27 août 1951

Le soir tombe. J'aime le soir. J'aime les rayons rouges du couchant, quand le vent se prépare à envahir le monde.

Les ombres des arbres grandissent et les ajoncs prennent des formes des divinités d'autrefois. Il n'y a pas de bruit. On n'entend même pas l'eau qui court sous les pierres et sous les herbes. Il n'y a personne, et pourtant la forêt brille des éclats de la mémoire.

Dans cette clairière de Barenton, rien n'est comme ailleurs, pas même ce caillou que je tiens dans ma main, pas même cette feuille de chêne qui flotte sur la surface de l'eau. Vers l'ouest, à travers les branches, bien loin là-bas, il y a une île, l'île où règne Morgane la Fée, une île où les fruits sont mûrs toute l'année. Mais il n'y a pas d'espace.

Le soir tombe sur Brocéliande, mordoré, comme une pomme qu'on a envie de croquer, une pomme d'Avalon qu'une fille étrange surgie d'une barque de verre est venue m'apporter.

Est-ce Dieu qui mange le soleil en son palais de cristal, là-bas sur la mer ? Mais la forêt est la mer. Des boules lancinantes la balancent dans la nuit à chaque respiration de la terre. Et la terre est vieille, toute craquelée de soif, toute pétrie de sang, tachée d'arbres et de buissons.

J'ai erré sur les chemins du monde, j'ai rôdé dans des villes de cendres et de braises mal éteintes.

Je me suis aveuglé les yeux devant des lumières qui n'étaient que des reflets d'enfer. Ici, la lumière est une liqueur d'ambre et de miel qui se répand sur mes yeux pour me donner la vue des profondeurs.

Mais les profondeurs qui se creusent sous mes pas sont aussi des colonnes qui jaillissent vers le ciel. Il n'y a pas de lumière, il n'y a pas d'ombre. Il y a l'infinie lenteur du crépuscule sur une forêt dont le nom est perdu sur la carte du monde.

On l'appelle Brocéliande, mais qui peut savoir son nom réel, celui que connaît Merlin, celui que connaissent Viviane et Morgane, mais qu'elles n'ont pas voulu dévoiler à Lancelot du Lac ?

Lancelot continue son errance à la recherche du Graal qu'il ne trouvera jamais.

Mais Merlin est quelque part dans la forêt. Il ne dort pas, il veille, il attend.

La nuit tombe sur Brocéliande. Un peu d'or perdu par les étoiles coule dans la fontaine.

J'ai navigué parmi les archipels. J'ai erré d'île en île. Je me suis agité dans des villes. J'ai marché dans les chemins creux de la vieille Bretagne.

Dans la fontaine, ce sont des bulles d'or qui s'évanouissent au cœur de la nuit.

**Je ne dors pas. Je veille. J'attends que Brocéliande s'éveille dans
l'éblouissante navigation des étoiles...**

*** ***